les Baskerville, lui étaient aussi familiers que le sont à ses contemporains les éditions canadiennes. C'est ici le moment de dire qu'on lui doit le grand catalogue raisonné de la Bibliothèque fédérale, publié en 1857. C'est le premier travail de ce genre mené à bonne fin dans notre pays, et ceux qui n'ont jamais fait le catalogue d'une bibliothèque particulière, ne peuvent se rendre compte de la somme de travail que représentent les 1,700 pages de ce volume ! Il a fondé la bibliothèque française du Parlement ; il l'a organisée dans toutes ses parties, y accumulant des richesses, des trésors qui font foi de ses connaissances bibliographiques.

II

Nous disions tantôt qu'un sentiment élevé avait seul pu vaincre sa modestie. Oui, s'il est sorti de son effacement, ce n'a été que pour rendre service à son pays. C'est parce que le rouage des institutions parlementaires n'était connu que du petit nombre de ses compatriotes, qu'il donna à l'imprimeur son *Catéchisme politique*, dont il a préparé une seconde édition qui, nous l'espérons, verra bientôt le jour.

C'est parce qu'il voyait nos jeunes gens désertir nos campagnes qu'il écrivit cette touchante histoire, si pleine de couleur locale, qui a nom : *Jean Rivard*. C'est un éloquent plaidoyer en faveur de la colonisation. Le *Monde*, de Paris, a fait à *Jean Rivard* l'honneur de le reproduire dans ses colonnes, honneur qui est échu à ce seul ouvrage canadien.

M. Lajoie a quelque peu sacrifié aux muses. Il a écrit une comédie qui est surtout remarquable, parce qu'elle était l'œuvre d'un écolier de 17 ans. Son *Canadien Errant*, peut-être le chant le plus populaire de tout le pays, n'est qu'un sanglot patriotique que lui arracha la vue de son "pays malheureux" aux jours de 1837. On raconte que ces strophes mélancoliques lui furent inspirées par le spectacle de ses compatriotes partant pour l'exil à la suite des malheureux événements de cette époque.

M. Lajoie a laissé un journal de sa vie, commencé au collège et continué jusqu'aux derniers jours de sa carrière. Nous espérons qu'il sera confié à des mains expérimentées qui sauront en tirer des pages remarquables à plus d'un titre. Ce serait le moyen de faire connaître pleinement un homme qui ne s'est révélé avec tout son mérite qu'à quelques intimes.

On rencontre rarement dans la vie des hommes du caractère de Gérin-Lajoie, des hommes dont on peut dire sans exagération qu'ils n'ont pas de défauts. C'était le vrai sage tel que le conçoit le christianisme, ne vivant que pour son Dieu, sa famille et son pays. Comme écrivain, c'était la figure la plus sympathique de notre petite république des lettres. Là comme dans les autres sphères d'actions où il a été répandu, il ne laisse aucun ennemi mais de bons souvenirs, et une mémoire qui sera chère longtemps à ceux qui l'ont connu.

A. D. DECELLES.

LADY MACDONALD

(Traduit du *Sun* de St-Jean.)

S'il était d'usage de célébrer les femmes des hommes publics avec la même solennité dont leurs époux sont souvent l'objet, et si elles prononçaient des discours en reconnaissance de l'honneur qu'on leur fait, lady Macdonald serait accueillie d'une manière qui ne le céderait qu'à la réception que l'on pourrait faire à son illustre époux, le premier ministre du Canada ; elle aurait à adresser la parole à une multitude aussi nombreuse que la population de notre cité. Ceci, nous le supposons, ne saurait être ; c'est une de ces innovations qui découlera un jour d'un système social et politique " plus parfait " que le nôtre.

Tandis que le premier ministre occupe une position élevée dans les sphères de la politique, son épouse en occupe une aussi non moins importante dans la société de la Capitale. Il est difficile de comprendre comment une dame pourrait occuper son haut rang avec plus de

tact, de grâce et de courtoisie, que ne le fait lady Macdonald dans l'accomplissement de ses devoirs sociaux. Ceux qui ont suivi de près la société d'Ottawa durant une session parlementaire sont à même de connaître combien ces devoirs sont souvent embarrassants et onéreux, et il est également bien compris dans le même cercle, qu'à lady Macdonald, en grande partie, sont dus les plaisirs de société dont il est donné de jouir dans la capitale, particulièrement à ce temps de l'année. Juge admirable, intelligence développée, habituée à la plus haute société, indulgente et bonne au plus haut degré, lady Macdonald a été une conseillère pour le grand chef du parti conservateur du Canada, elle a obtenu dans sa sphère des succès aussi grands que ceux que sir John a obtenus dans la politique.

Lady Macdonald a été cordialement reçue à Saint Jean, tant à cause d'elle-même que comme l'épouse et la compagne de celui que ses amis et ennemis reconnaissent comme le plus grand homme d'Etat que le Canada ait produit. On n'a qu'une chose à regretter dans sa visite, c'est qu'elle ne soit pas accompagnée par sir John Macdonald. Nous espérons qu'avant que lady Macdonald quitte notre cité, ceux qui ont le plaisir de faire sa connaissance, réussiront à obtenir d'elle la promesse qu'elle visitera de nouveau Saint Jean en 1883, au temps de l'exposition centenaire, et qu'elle amènera sir John avec elle. Personne pourrait être reçu avec un respect aussi sincère et un enthousiasme aussi grand que le seraient lady Macdonald et sir John à cette occasion, comme dans tout autre temps.

Pensées

Si la charité disparaissait du cœur de l'homme, nous la retrouverions dans celui de la femme, sanctuaire sacré où rien de ce qui est grand, noble et généreux, ne saurait périr.

***

Il y a dans le plaisir de donner une suavité que l'on ne trouve dans la pratique d'aucune autre vertu.

CHAS. THIBAULT.